



# LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE  
LITTÉRAIRE 2020

---

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS



**Le 1<sup>er</sup> prix est attribué à :**

**Yoann CONTRI,**

Élève en Terminale au Lycée Saint-Martin à Rennes

Pour sa critique sur : *Héritage* de Miguel Bonnefoy



## **Ces histoires qui font la Grande**

L'aventure... on y songe, et on n'ose pas. Mais certains n'ont pas eu le choix.

Elle est capricieuse, l'aventure, quand elle advient par hasard. Hasard du phylloxera pour ce paysan du Jura : le destin s'abat mortellement sur ses vignes ancestrales. Hasard d'une escale, au Chili, alors qu'il navigue avec espoir pour la Californie. Hasard d'une rencontre qui l'ancre dans le long pays. C'est ici que naîtra sa lignée, contée en deux cents pages de l'encre la plus soignée.

L'aventure n'est ni une promenade de santé ni un voyage organisé : elle n'en serait pas une sans le défi, le combat, la peur. Celle-ci n'en manque pas, le cadre s'y prête bien. France... crépitements des mitrailleuses. Hurllements des bombardiers. Tranchées arrosées d'acier et d'un autre vin. Chili... arrestations arbitraires. Torture insensée. Hommes entassés sur le trottoir d'une nuit sans matin.

Sale aventure.

Ainsi, des quatre générations de la famille Lonsonier, aucune n'échappe aux horreurs d'un XX<sup>ème</sup> siècle meurtri. De Lazare, qui par patriotisme et certainement pas hasard, offre un poumon à la France dans les affres de la Grande Guerre, à Ilario, le révolutionnaire qu'il ne fait pas bon d'être sous Pinochet, en passant par Margot. Ah ! Margot... aucun doute ! elle vole à elle seule le prestige féroce et céleste de Kessel, Gary et autres Antoine de Saint-Exupéry. Elle crève l'écran des nuages londoniens et le cercle jalousement restreint des pilotes littéraires, et devient ce personnage dont on se souvient, pour son courage passionné, à bord d'un avion masculin symbole de sa liberté.

L'aventure, simple mélange de fortune et d'épreuves ? Ce serait sous-estimer les talents de conteur de Miguel Bonnefoy, qui dans une œuvre plutôt courte malgré un récit conséquent, parvient à incorporer une poésie omniprésente.

Nous sommes suspendus à ses mots comme le sont au ciel les oiseaux qu'aime tant Thérèse, femme de Lazare, le fils du vigneron. Nous contemplons comme si nous y étions le vol du condor, les reflets chatoyants du soleil sur ses ailes d'or, dans l'éther sans nuages dominant la Cordillère. Les plumes se changent en fuselage, l'aéronef de la fille de Thérèse, redoutable comme l'aigle mais aussi majestueux, et on s'élève, et on rêve. Jusqu'à y croire, jusqu'à croire en cette magie que l'auteur dissémine dans le réel, d'un chaman guérisseur au fantôme d'un soldat allemand. Surtout, nous contemplons le temps couler dans un pays lointain, les personnages évoluer, se succéder, dans un tout savamment orchestré.

Et soudain reviennent les vers de Neruda : « *Il meurt lentement, celui qui ne voyage pas, celui qui ne lit pas* » - comme une invitation. N'est-ce pas ce dont nous avons précisément besoin en ce moment ? Nous échapper ? Nous envoler loin dans l'espace et dans le temps ? Se rappeler que nous ne sommes pas la génération sacrifiée, que nos ancêtres en ont vu d'autres, ici et là-bas, et qu'ils ont pour autant eu droit au bonheur ?

L'auteur, dans un français qui n'est pas sa langue natale, nous emmène vers d'autres rivages pour vivre l'aventure, celle d'une famille résistant au passage des âges, aux ravages du temps dans un siècle qui fait naufrage. Il délivre notre esprit par cet *Héritage* qu'il nous livre, et qui n'est pas dans la sélection Goncourt des Lycéens par hasard.

Petits face à l'Histoire tournée en légende, nous comprenons qu'elle n'est autre que des destins individuels qui s'entremêlent pour ensemble construire notre monde.

Esprits libres et aventureux, demain dépend de vous !

**Le 2<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Chloé VERNEAU,**

Élève en 1<sup>re</sup> au Lycée de l'Assomption à Rennes

Pour sa critique sur : *Yoga* d'Emmanuel Carrère



**« je continue de ne pas mourir »**

**Les montagnes russes**

En janvier 2015, Emmanuel Carrère laisse derrière lui tous ses biens matériels : téléphone, ordinateur portable, livre, carnet d'écriture – pour partir en stage de méditation. Pendant dix jours, il sera censé rester, pareillement à une trentaine d'autres pratiquants du yoga, complètement silencieux, laissé seul, en tête à tête avec lui-même. C'est la base du récit de quatre années de la vie de l'auteur qui ont été tourmentées. Il aborde des thèmes chocs : terrorisme, immigration. Il conte sa lutte contre la dépression, la bipolarité et les démons qui l'engloutissent jours après jours alors qu'il croyait bien les tenir. De réelles montagnes russes pour l'auteur qui a vécu leurs hauts et surtout leurs bas.

**Sous forme de chronique auto-fictionnelle**

Si Emmanuel Carrère a fait en premier ce choix de partir faire cette retraite de méditation, c'est principalement afin de trouver l'inspiration pour son projet : un écrit souriant et subtil sur le yoga. Mais très vite, s'est dessiné le destin du livre, qui ne pouvait pas être aussi léger que Carrère a pu le souhaiter. Le résultat de deux ans de travail est donc une sorte de chronique introspective où il s'observe lucidement, présentant avec autodérision son personnage antipathique en tout point. Il évite la tournure égocentrique qu'aurait pu prendre le récit et malgré la singularité du narrateur, qui est parfois cynique et impudent, on ne peut s'empêcher de s'identifier un peu à lui, à son histoire. Cette histoire, c'est principalement celle de l'auteur, qu'il a romancée et à laquelle il a ajouté des éléments, des artifices, des personnages. Mais on sent bien la part de vérité quand elle y est, et Emmanuel Carrère ne le cache pas, c'est sa vie qu'il relate dans *Yoga*.

**Flopée de vittri**

Les vittri sont ces fluctuations mentales, les « vagues à la surface de la conscience » qui sont impossibles à contrôler. Pendant la méditation, il faut savoir qu'elles sont là et essayer de les laisser flotter sans être affecté par leur présence. Le livre est à l'image d'une séance de méditation, un flux de pensées brut. Il est mélange de réminiscences, observations, sensations, sentiments. On erre avec l'écrivain entre les lignes de son récit qui, parfois, paraissent décousues. On est perdu par ses digressions, à l'image de l'auteur qui s'égaré dans sa tête. On assiste alors à la création d'un « chaos », qui est pourtant plutôt construit. En effet, l'authenticité du livre vient sûrement de l'étalement de ce flux de pensées sur les pages. Ces pensées, qui détendent parfois, quand on en arrive à méditer avec Emmanuel Carrère porté par son écriture fluide et la justesse du choix de ses mots. Ces pensées, qui attendrissent aussi car elles ramènent à de doux moments de vie, des instants que le narrateur chérit. Ces pensées qui amusent quand est pointé du doigt le ridicule de certaines situations, ou l'ironie de certains aspects de sa vie. Mais ces pensées qui bouleversent surtout, car elles sonnent vrai, car on entre en résonance avec l'histoire qui nous est contée. Nous sommes invités à nous interroger sur de nombreux sujets de société actuels en suivant le fil des réflexions de notre narrateur. La saisissante histoire des jeunes garçons de Lesbos, la perturbante réalité de la maladie, la menace du terrorisme et de l'idéologie islamiste, la frénétique recherche de l'amour dans notre société.

**« Je continue de ne pas mourir »**

Alors oui, le livre nous transporte totalement et nous conduit parfois à la déprime, qui est entraînée par celle du narrateur. Ce pessimisme du personnage n'enlève pour autant rien au message que le livre laisse transparaître. À l'image de cette citation de *Yoga*, « Je continue de ne pas mourir » - citation dont Emmanuel Carrère n'est pas l'auteur. L'invitation implicite à attendre la joie et à « juste vivre ». le livre est beau que ce soit littérairement ou humainement parlant. Que vous fassiez partie des « Carréristes » ou pas, on ne peut que vous inciter à prendre votre ticket pour les montagnes russes en compagnie d'Emmanuel Carrère. Méditez cette lecture et continuez vous aussi, à ne pas mourir.

**Le 3<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Benjamin CAVILLON,**

Élève en 1<sup>re</sup> au Lycée Les Rimains à Saint-Malo

Pour sa critique sur : *L'historiographe du royaume* de Maël Renouard



## **L'échiquier mauresque**

**C'est l'histoire d'un simple pion que les doigts de la fatalité placèrent aux côtés d'un roi. Et comme toute pièce si proche des figurines royales, ce « fou » fut envoyé, exilé, à l'autre coin du plateau, sans doute parce que le roi voyait en lui son opposant, le roi adverse, le joueur adverse.**

*L'historiographe du royaume*, de Maël Renouard, nous présente le Maroc comme on ne le connaît que trop peu en nous proposant de suivre l'histoire d'un garçon qui fut choisi pour intégrer la classe de sa Majesté, le fils du roi... Entre mouvements indépendantistes, communistes, coups d'états, exils et faveurs royales, le personnage nous raconte l'histoire de son pays, l'histoire de sa vie, des années 50 jusqu'aux années 70.

Il est plaisant de découvrir un chapitre si peu raconté de ce pays, éclipsé par la guerre d'indépendance de son voisin algérien et des débats politiques français de l'époque. On peut en apprendre beaucoup plus sur le fameux « protectorat », large programme visant à mettre sous la tutelle française les royautés maghrébines à l'aube de la décolonisation. On en apprend beaucoup plus sur les guerres de décolonisation, comme celle menée par le Maroc contre l'Espagne pour récupérer les « territoires légitimes ». Certains peuvent même découvrir la culture marocaine, différente en fonction de la géographie, entre les nomades du Sahara, les différentes dynasties et les habitants des grandes villes côtières au nord du pays ou les fêtes traditionnelles. On découvre l'histoire du pays et de ses grands dirigeants, comme, par exemple, Moulay Ismaël qui unifia le pays par le sang et les larmes...

Au-delà de l'histoire du Maroc, il s'agit de l'histoire d'un garçon puis d'un homme (dont le nom importe si peu qu'on ne l'apprend que de la bouche du roi assez tard dans le livre, lorsque tous deux deviennent plus familiers) au service de sa Majesté. D'abord étudiant, il passe aussi bien en grâces qu'en disgrâces avant qu'on lui attribue le rôle d'historiographe du royaume. Son rôle est comparable à celui de Racine, Félibien ou Voltaire, qui servaient respectivement Louis XIV et Louis XV, à ceci près que son titre est différent de celui d'historiographe du roi. A l'instar de Louis-Philippe qui fut Roi des Français et non Roi de France, les rois modernes, ainsi que leurs adjoints, se devaient de servir le peuple et non l'inverse.

C'est également l'histoire d'un proche du roi, où l'auteur s'amuse à revisiter le conte du plébéien de Septime Sévère, ce qui met la vie du protagoniste en jeu à chaque nouvelle tâche que le roi lui confie. À plusieurs occasions, l'historiographe aurait pu prendre une place plus élevée dans la cour, voire même remplacer le roi comme le mystérieux prisonnier au masque de fer dans le récit d'Alexandre Dumas, mais osera-t-il détrôner sa Majesté ?

**C'est l'histoire d'un pion sur un immense plateau qui joue face à un roi et ses pièces majeures et qui n'a pour seule aide que la main inexpérimentée d'un joueur.**

Je conseille cette lecture aussi instructive que *Les Mémoires de Saint-Simon*, et aussi prenante que *Les Mille et une Nuits* par ces intrigues étalées sur plusieurs chapitres. Sa narration interne rend ainsi le sort du personnage incertain et les complots qui se trament presque effrayants. Un grand bravo à Maël Renouard pour avoir réussi à nous immerger dans la tête de l'historiographe du royaume.

**Le 4<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Alyssa STRAGLIATI,**

Élève en 1<sup>re</sup> au Lycée Dupuy de Lôme à Lorient

Pour sa critique sur : *L'Enfant céleste* de Maud Simonnot



### **Monts et merveilles**

Une rupture douloureuse, un enfant rêveur.  
Elle a besoin de se reconstruire.  
Il a besoin de trouver sa place.  
Voilà en quelques maux le début de *L'Enfant céleste* de Maud Simonnot,  
Le début d'une aventure  
D'une mère et de son fils.  
De Mary et de Célian.

Un voyage, une dernière chance, partir loin pour se retrouver  
Mais si c'est nécessaire, alors oui, sans hésiter.  
Ils en ont besoin autant l'un que l'autre  
De cette nature sauvage loin de la ville.  
Leur terrain de jeux ? l'île suédoise de Ven  
Des siècles avant eux, lieu d'exil  
D'un astronome visionnaire : Tycho Brahe.  
To be or not to be ?  
Tycho Brahe or not Tycho Brahe  
Hamlet ou un personnage caché ?  
Les secrets d'un cartographe des étoiles  
Et d'un dramaturge,  
Guides de nos héros sur le chemin du bonheur.  
Un cœur fêlé réparé par un ours scandinave,  
Un « petit tigre » qui a sa place parmi les fleurs et les arbres,  
Un tourbillon d'odeurs, d'étoiles, de grains de sable  
Et de balades à vélo.  
Quel bonheur de se retrouver, de revenir aux fondamentaux.

On en veut plus, on en redemande.  
À peine le temps de voyager,  
Il faut déjà revenir à la réalité.

Le 1<sup>er</sup> prix est attribué à :

**Laura LASSERRE,**

Élève en LS Hypokhâgne au lycée Ernest Renan à Saint-Brieuc

Pour sa critique sur : *Thésée, sa vie nouvelle* de Camille de Toledo



## Un labyrinthe sans issue

*Thésée, sa vie nouvelle* est le dernier ouvrage de Camille de Toledo. À travers le personnage de Thésée, largement autobiographique, Toledo tente d'atténuer la douleur inextinguible causée par une suite d'événements tragiques : suicide de son frère Jérôme en 2005, disparition de sa mère retrouvée « *endormie pour l'éternité* » dans un bus en 2006, mort de son père emporté en 2010 par un cancer. Thésée, brisé, quitte la France pour aller vivre à Berlin, emportant avec lui enfants et archives familiales. Son corps est malade de tous ces morts, toutes ces questions posées par ces destins tragiques, toute cette culpabilité de ne pas avoir pu aider. « *Qui commet le meurtre d'un homme qui se tue ?* ». Combattre ces morts, c'est combattre le minotaure. Vaincre et retrouver une vie apaisée, c'est trouver le fil et la sortie du labyrinthe. Le combat est une épreuve, pour Thésée et pour le lecteur.

Loin d'être un simple roman autobiographique, Toledo construit un livre mémoire : entre récit à la troisième personne et pensées intérieures en italiques, il insère quelques photographies de ses proches, des images choisies qui illustrent le propos. Mais ne font-elles qu'illustrer ? En effet, ces quelques photos en noir et blanc émaillent la lente progression de Thésée vers ce qu'il appelle la « revivance », elles plongent le lecteur dans le récit intime d'un homme profondément meurtri et de ses morts. Ce ne sont plus de simples personnages mais des êtres vivants, saisis dans leur quotidien : rien ne laisse deviner cette malédiction de *la lignée des hommes qui meurent*. Toledo peint l'espoir d'une universalité lorsque Thésée retrouve dans ses archives l'histoire de son ancêtre Oved qui voulait être le premier roi juif de France. Universalité finalement trahie puisque la maladie emporte le jeune Oved : de là l'immense chagrin de son grand-père, Talmaï, qui finit par se tirer une balle dans la tête en 1939.

Mais dans le contexte contemporain marqué par la crise sanitaire, les attaques de fanatiques, ou encore les catastrophes écologiques, il peut être difficile de soutenir la lecture de ce chemin de croix. Cette rumination de la douleur, avec le leitmotiv du suicide, oppresse le lecteur. Le flux des émotions de cet homme fêlé se déverse dans une succession effrénée des phrases, sans point, comme si Thésée, affolé, ne trouvait pas de fil d'Ariane dans ce labyrinthe des morts. Si l'effet au début se révèle intéressant, le lecteur, noyé dans ce huis-clos familial funeste, finit par suffoquer. Que pouvons-nous ressentir, lorsque Thésée s'interroge sur les dernières sensations qu'a éprouvées son frère lorsque la corde s'est resserrée autour de son cou ? Face à cette description sadique prolongée de l'image effroyable d'un homme suspendu à un crochet, ne tombons-nous pas dans l'exhibition de la souffrance ? Ce voyeurisme malsain ne traduit-il pas paradoxalement une complaisance dans l'horreur de son auteur qui prétend vouloir échapper au chagrin ?

*Thésée, sa vie nouvelle* est un livre poignant, radical, qui heurte le lecteur. Thésée, contrairement au mythe, ne rencontre pas Ariane. Sa plaie reste béante malgré la fuite vers l'Est. L'ouverture du carton qui contient les archives de ses ancêtres est un fil qui noue, mais ne donne pas de sortie. Le mythe est un récit explicatif qui pourrait nous consoler de notre condition tragique : ici il se transforme en un récit personnel de vies brisées. Échappatoire pour son auteur, mais qui ne livre pas au lecteur la clé de la rédemption, si elle existe...

**Le 2<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Suzie BAISNÉE,**

Élève en LS Hypokhâgne au lycée Ernest Renan à Saint-Brieuc

Pour sa critique sur : *La Société des Belles Personnes* de Tobie Nathan



### ***La Société des Belles Personnes* ou la patience de vivre**

*La Société des Belles Personnes* est une expérience immersive puissante au cœur d'une période en principe familière car récente : la Seconde Guerre Mondiale et les décennies troubles qui suivent. Mais l'auteur propose un prisme culturel en contrepoint de nos repères : nous quittons l'Europe, épicerie du nazisme, et plongeons en Egypte, où les tragédies n'épargnent pas davantage les Juifs. Tobie Nathan nous emmène dans un tourbillon romanesque, de Paris au Caire, et le lecteur traverse ces années agitées. Ce roman est riche de cette expérience, historique et culturelle, qui fait voyager le lecteur, dans le temps, dans l'espace et dans les mentalités.

Mais T. Nathan célèbre surtout la vie, comme puissance et pulsion. Puissance du peuple en quête de liberté dans les rues face à au pouvoir égyptien corrompu. Puissance des femmes, éternelles oubliées, fil rouge qui traverse toutes les vies et unissent en leur douceur primale, le monde travaillé par les douleurs. La mère, l'amoureuse, la compagne, celles à qui on a tout pris, sont prêtes à tout risquer. La Liberté guidant le peuple est une femme, et chez T. Nathan, ce n'est pas une allégorie. Toutes luttent à leurs manières, avec leurs moyens. Leurs corps deviennent politiques. La cheffe sorcière se dresse devant le terroriste, montre sa vulve à la foule dans une ultime provocation qui coûte la vie. Thalia se fait espionne, son corps envoûtant sert à mener les puissants du bout de son nez (comme Cléopâtre ?).

Dans le contexte colonial, le nazisme résiduel s'immisce dans toutes les couches de la société, les cultures se mélangent, non sans fracas, les langues se délient, et les vengeances une fois accomplies, se poursuivent les vies. Un portrait du Caire cru, dur comme son soleil et ses complots. Un peu perdu dans l'espace et dans le temps, le lecteur est invité à prendre pied dans deux foyers d'accueil. En France, Aaron, Lucien, Paulette et Zohar, survivants de la Shoah, s'unissent contre le nazisme résiduel et ayant tout perdu, ils cèdent à leur soif de vengeance pour se libérer de leurs fantômes. De l'autre côté de la Méditerranée, au Caire, sans jamais y avoir mis les pieds, le lecteur trouve un chez soi, recueilli par Les Belles Personnes, communauté de marginaux aussi mystérieux qu'attendrissants. Immergé à la fois dans les sphères religieuses « alternatives » et dans les sphères du pouvoir, vient au lecteur cette question : de la sorcellerie ou de la politique, laquelle est la plus occulte ?

Ce roman est une reconstitution vibrante et incarnée. Une de ses forces est d'avoir rendu vivante l'Histoire grâce à l'histoire, incarnation et fiction dans un vécu particulier. Il est bien plus qu'un roman de vengeance, thème bien trop réducteur, c'est le récit des mille acceptions du pouvoir. Qu'il s'agisse de dévoiler les manifestations de sa quête incessante, de son abus, ou qu'il s'agisse de reprendre le pouvoir, sur sa vie, son destin, de redevenir son propre maître et de s'affranchir de l'oppression, une pulsion de vie traverse le roman avec un entrain un peu fou et une fierté ethnique certes, mais humaine tout simplement.

Ce roman sur l'héritage et la mémoire, interroge la nature euro-péo-centrée de notre Histoire. Par-dessus tout, *La Société des Belles Personnes* est appel à la patience, à l'indulgence envers soi-même, à la guérison collective. T. Nathan prouve ceci : si le temps tue nos ennemis à notre place, la paix vient à qui sera le plus patient.

**Le 3<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Colyne JULIEN,**

Élève en 1<sup>re</sup> Humanités au lycée Sainte-Anne Saint-Louis à Sainte-Anne d'Auray

Pour sa critique sur : *Héritage* de Miguel Bonnefoy



### **La figure du déraciné à travers l'histoire généalogique d'une famille**

« *Lazare Lonsonier lisait dans son bain quand la nouvelle de la Première Guerre Mondiale arriva jusqu'au Chili* ». Ce sont les tous premiers mots du roman *Héritage* de Miguel Bonnefoy, publié en 2020 lors de la rentrée littéraire. L'auteur y dévoile une histoire familiale sur plusieurs générations, entre les deux côtés de l'Atlantique. La fiction se mêle ici à la réalité : certains membres seront marqués par les grands événements qui ont traversé le XX<sup>e</sup> siècle. Des éléments autobiographiques se greffent aussi dans la galerie de portraits des personnages, Miguel Bonnefoy évoquant ses origines franco-chiliennes. Des personnages étonnants, au destin hors du commun, dont les aventures sur trois générations tissent la trame du récit, avec en arrière-plan l'ombre du mystérieux oncle Michel René.

Tout commence avec l'arrivée du père de Lazare, un Jurassien originaire de Lons-le-Saunier qui débarque au Chili. Dans ses poches, 30 francs et un pied de vigne, symbole du travail de la terre, celui du viticulteur, qui entretient son vignoble, dans le respect des traditions. Les racines renvoient aux origines familiales, le fruit de la vigne connote le sang du Christ, versé pour les hommes. Cette idée du martyr se retrouve à travers la figure de son fils Lazare, volontaire pour combattre en France, et qui reviendra meurtri dans son âme comme dans son corps. S'ajoutent les figures féminines de Thérèse, la femme de Lazare, dresseuse de rapaces, puis de sa fille Margot passionnée par l'aviation. Des femmes fortes, mères nourricières et mères combattives pour leur progéniture. « *Qui est mon papa ?* » lui demanda un jour Ilario Da enfant. Elle se dit que tout le monde avait le droit à la vérité, même les enfants. Elle répondit donc : « *C'est moi* ». Dès lors, Ilario Da considéra que son père et sa mère étaient la même personne. D'une génération à l'autre, les hommes portent les stigmates de l'Histoire, avec Ilario Da, le petit-fils victime du putsch et de la dictature de Pinochet. Arrêté, torturé, déshumanisé, il rejoindra la France, avec l'aide de sa mère Margot. Les conditions de son arrivée renvoient à celle de son grand-père, les 30 francs et le pied de vigne en poche, offrant au récit une fin ouverte. Aux cycles de l'Histoire se mêle le cycle de la vie, un éternel recommencement. Ce récit est une formidable lueur d'espoir, l'idée d'une continuité à travers une descendance, une renaissance. Ilario Da ne s'y trompe pas, il se donne une nouvelle identité en utilisant les prénoms de l'oncle énigmatique, Michel René.

Dans ce récit bien rythmé, mené à la troisième personne, les dialogues sont peu nombreux. L'auteur privilégie la focalisation interne ; les personnages expriment sentiments, émotions, réflexions, les partagent avec le lecteur. Celui-ci devient alors leur confident, comme le témoin des événements qui vont accélérer ou au contraire stopper leur élan. Tous les sens sont convoqués pour permettre de se représenter les lieux comme les personnages hauts en couleurs. Cette chronique familiale est restituée sans pathos excessif, dans un style sobre et efficace. L'histoire de ces personnages fait écho à tous ces déracinés, ces exilés, ballotés par L'Histoire, qui, en dépit des souffrances et des tragédies vécues, continuent d'écrire les pages de leur propre histoire.

Le dessein de Miguel Bonnefoy est avant tout de rendre hommage à son père, incarné dans le roman par le personnage d'Ilario Da. Il perpétue ainsi la tradition, le devoir de transmission comme le confirme la dédicace à sa fille : « *Pour Selvia, toi qui es la seule à connaître la suite* ».



**Le 4<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Elena VERSTOVSEK,**

Élève en Terminale HLP au lycée Fénelon à Paris

Pour sa critique sur : *Héritage* de Miguel Bonnefoy



## **Quand la mer est calme**

Au moment où l'on découvre *Héritage*, la mer est agitée mais la mer est aussi belle, majestueuse, solitaire, privée de ses visiteurs, condamnés par la pandémie mondiale à la regarder de loin en cette fin d'été 2020. À l'heure où les esprits s'égarer, où l'on regarde le gouffre de la folie avec tentation, Miguel Bonnefoy, jeune solaire, garde le cap. Ce ne sont que ses premiers pas dans le long voyage de l'écriture et pourtant, le vent lui est favorable. Un jeune écrivain, qui a grandi entre le Venezuela et le Portugal, nous apporte cette fois-ci de la fameuse Ville Medicis à Rome un nouvel ouvrage déjà remarqué de la rentrée littéraire. Des ingrédients tels que la mer, l'évasion, la relation intime entre la petite et la grande Histoire, à laquelle se mêle astucieusement le fantastique, lui doivent déjà son empreinte singulière dans la littérature et se retrouvent dans ce nouveau roman au violet profond de l'édition Rivages. Un titre court, minimaliste et pourtant, en refermant la dernière page, on n'en aurait pas choisi d'autre.

La mer est aussi agitée quand un certain vigneron quitte Lons-le-Saunier et un Jura aux vignes dévastées par le phylloxéra. Une écaille de tortue et un passage de douane plus tard, voici le premier germe de cette dynastie, baptisée par mégarde Lonsonier, qui pose son léger bagage à Valparaiso, au Chili. La Grande Histoire verra défiler ces quatre générations de « chilianisés », accueillies pendant la Guerre du Pacifique, et chassées par la dictature. Tout ce monde est guidé par le souvenir lointain d'un ancêtre français, Michel René, dont le nom évoque un pays de promesses et de désillusions. Ainsi, nous découvrons le couple du vieux Lonsonier et Delphine, qui va perdre bien plus que sa raison dans les tranchées d'une guerre qui coûtera cher à son fils, Lazare, qui y laissera au moins un poumon mais y gagnera une femme, reine des oiseaux. N'oublions pas Margot, maîtresse des airs, dont le sang intrépide et celui d'un soldat fantôme se réveilleront en tempérament rebelle chez Ilario Da, qui lui, laissera des plumes sous les électrochocs de la dictature.

Des existences qui s'entremêlent tissant une toile dans laquelle chaque action transforme le parcours de vies à venir. Des personnages piliers, notamment féminins, qui portent fièrement leur destin et assurent la santé de la famille dont toutes les générations sont confrontées au même dilemme : rester ou partir ? être fidèle à soi ou s'exiler de ses valeurs ? des thématiques profondes mais contrebalancées par ce format irrésistible, qui nous rappelle celui du conte avec un récit sensorial d'odeurs tant bien de citrons que d'obus... Ainsi, plus qu'avec un stylo ou un clavier, c'est avec un pinceau que Miguel Bonnefoy nous dépeint, avec la même précision de style, les paysages déserts du Cajón del Maipo et les plaines mutilées du front. Dès les premières pages, il réussit à ramener ce monde si lointain, si étranger, au plus proche du lecteur avec un incipit qui nous plonge dans le bain de Lazare. Nous avons un vrai rôle à jouer dans la démarche très simple du livre : transmettre. Ainsi, *Héritage* ne s'arrête pas à la page 207, mais laisse des traces qui survivent à la fermeture du livre et élargissent nos horizons, au moins jusqu'aux deux rives de l'Atlantique...

Ce livre nous prouve avec force que, quelle que soit l'odeur d'un moment ou l'humeur de la mer, un jour, le citron prendra le dessus sur le sang de poule et le cadavre. L'eau sereine d'un lac abritera les tempêtes de Delphine, et la mer déchainée, qui fit échouer le premier Lonsonier, retrouvera le calme pour accompagner la quête du dernier.

**Le 5<sup>e</sup> prix est attribué à :**

**Alain NDONGO MAGGIO,**

Élève en Bac Pro Technicien d'études du bâtiment

– étude et économie de la construction au lycée des métiers Golf-Hôtel à Hyères

Pour sa critique sur : *Les funambules* de Mohammed Aïssaoui



### **Écrire pour exister**

Avant tout il y a l'exil. À l'âge de neuf ans, le narrateur quitte son pays natal avec sa mère. Ailleurs, il va falloir trouver sa place.

Nous voilà, l'accompagnant, partis sur les chemins de rencontres et de découvertes jalonnés ça et là de ses souvenirs. C'est au travers d'une métaphore filée tout au long du roman que nous sommes invités à nous questionner, qui que nous soyons, sur le fragile équilibre de la vie, même quand tout semble solide. Et lorsque nous lisons : « *Voilà, je suis une bènevole, j'aide, mais la fragilité de la vie est telle que j'aurais pu être de l'autre côté* ». Comment ne pas se sentir interpellés !

Bâti en courts chapitres comme autant de pièces de puzzle, le roman permet de reconstituer les motivations profondes du narrateur. Son statut de biographe pour anonymes place d'emblée l'écriture au centre du roman : c'est d'abord grâce à elle que le narrateur a trouvé sa place en France, sa terre d'accueil. Stimulé par une revanche à prendre sur le caractère « *analphabète bilingue* » de sa mère, l'expression a beau faire sourire, elle apparaît néanmoins comme le cri dissimulé du narrateur qui lui, aura placé l'écriture au centre de sa vie pour les autres. Pour les autres seulement ? Au travers de la glorification de l'écriture qui va jusqu'à sa personnification, nous découvrons, en même temps que lui, les questions qu'il se pose. La mise en évidence progressive de sa propre « *fêlure* », mot maintes fois utilisé, invite aussi le lecteur à une introspection.

Au cœur de sa mission d'écrivain, donnant une voix aux invisibles, nous rencontrons progressivement des personnages divers ayant tous leurs mystères et pour lesquels le narrateur respecte le voile de la pudeur.

Ce roman, à l'instar d'un reportage, a aussi un caractère informatif. En effet, on nous révèle les multiples apports des restos du cœur que jusqu'ici nous ne voyions qu'au travers de la banque alimentaire. Nous apprenons qui sont les bénévoles : des êtres doués d'abnégation et surtout pas à la recherche d'une thérapie. Nous entrons dans ce monde géré comme une grande entreprise avec surprise.

Et puis il y a Nadia, l'amour de jeunesse du narrateur, fil rouge du roman qui place le lecteur dans la même quête que lui. Animé de nostalgie amoureuse, il réunit progressivement les indices pour retrouver sa trace. Les derniers chapitres sont à ce propos forts de tension émotionnelle et, lorsqu'enfin il écoute Nadia dans un discours public, l'écriture traduit le bonheur intense qu'il savoure, tapi dans l'ombre. C'est ensuite, lecteur et narrateur à l'unisson que nous ressentons avec violence la désillusion. Nadia est là oui, elle n'a pas changé non mais sa vie a évolué. Alors, nous avons comme un goût amer lorsque sa très jeune fille apparaît. Sensation redoublée lorsque son compagnon vient l'entourer de tendresse. Le fil fragile de l'espoir sur lequel avançait le narrateur est prêt à céder...

La toute dernière phrase du roman agit comme une révélation lorsque nous apprenons le prénom du narrateur : « *Kateb, ça veut dire écrire* ». On comprend alors que l'écriture des *Funambules* a été le plus bel hommage que Kateb ait pu rendre à sa mère.

Enfin, puisqu'il faut conclure, je dirais que la force de ce roman est son invitation à l'empathie et à la solidarité. Il nous enseigne que vivre est un risque, que rien n'est acquis pour personne et que « *l'écriture c'est la vie* ».

# KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2020

---

## JOUTE DE JUJÉES D'ECRIVAIJES 2020



RÉGION BRETAGNE  
RANNVRO BREIZH  
REJION BERTÈGN

---

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35 711 Rennes cedex 7  
Tél. : 02 99 27 10 10 | [twitter.com/regionbretagne](https://twitter.com/regionbretagne) | [facebook.com/regionbretagne.bzh](https://facebook.com/regionbretagne.bzh)  
[www.bretagne.bzh](http://www.bretagne.bzh)

---